

Jadis, peu importe l'époque, et dans la vaillante Angleterre, peu importe où, une terrible bataille fut livrée. C'était pendant un de ces longs jours d'été, où l'herbe ondoyante est encore verte. Ce jour-là, mainte fleur sauvage, formée par une main toute-puissante pour recevoir la rosée dans son calice embaumé, sentit sa corolle émaillée s'emplier de sang jusqu'aux bords, et s'inclina mourante sur sa tige. Maint insecte, tirant ses couleurs délicates des feuilles et des herbes pures, fut souillé, ce jour-là, par le sang des mourants, et, dans son épouvante, marqua son passage de traces étranges.

Le papillon diapré emporta dans l'air le bout de ses ailes taché de sang. Le ruisseau coula rouge. Le sol piétiné devint un marécage, et des flaques de sang, creusées par les pieds des hommes et des chevaux, miroitèrent lugubrement au soleil.

Que le ciel nous préserve de connaître les spectacles que la lune contempla sur ce champ de bataille, lorsque, s'élevant au-dessus de la ligne noire des lointaines collines, elle monta dans le ciel et découvrit la plaine jonchée de têtes renversées, qui jadis, sur le sein maternel, avaient cherché les doux regards ou paisiblement sommeillé ! Que le ciel nous préserve d'apprendre les secrets murmurés plus tard par le vent corrompu qui souffla sur la scène où fut accomplie l'œuvre de ce jour fatal ! Bien des lunes solitaires ont éclairé le champ de bataille, bien des étoiles ont veillé sur lui pendant des nuits de deuil, et bien des brises, venant de tous les points du globe, ont passé sur ces lieux, avant que les traces du combat aient disparu.

Ces traces s'effaceront peu à peu, néanmoins ; car la nature, qui est au-dessus des mauvaises passions des hommes, recouvrira

bientôt sa sérénité, et sourit au champ de bataille criminel, ainsi qu'elle l'avait fait dans les jours d'innocence.

Les alouettes chantèrent dans les airs, les ombres des nuages fuyants se poursuivirent en glissant sur l'herbe sur les prés et les bois pour s'élançer dans l'éblouissant horizon où s'éteignent les rouges couchers de soleil. Des moissons furent semées et récoltées ; le ruisseau dont les ondes avaient été rougies fit tourner la roue du moulin ; les hommes sifflèrent et la charrue des glaneurs et des faucheurs formèrent dans ce champ des groupes laborieux; des troupeaux vinrent y paître; de petits garçons y pourchassèrent les oiseaux de leurs cris ; la fumée s'élança des cheminées du hameau ; les cloches du dimanche sonnèrent paisiblement ; les générations naquirent et moururent ; les fleurs des buissons et des jardins poussèrent et se flétrirent après leurs jours écoulés, et tout cela sur le sanglant champ de bataille où des milliers d'hommes avaient été tués pendant le grand combat.

Mais, dans les premiers temps, au milieu du blé naissant, s'étendaient des couches d'un vert sombre, qu'on voyait avec effroi. D'année en année, ces traînées épaisses reparurent, et l'on savait que, sous le sol fertile, des monceaux d'hommes et de chevaux, ensevelis pêle-mêle, entretenaient cette fécondité. Les hommes qui labouraient cette terre reculaient à la vue des grands vers qui y fourmillaient. Les gerbes qu'on y moissonnait furent nommées, durant de longues années, les gerbes de la bataille, et serrées à part. Pendant bien longtemps, chaque sillon creusé mit à découvert quelque débris du combat. Pendant bien longtemps, on put voir encore, sur le champ de bataille, des débris de barrières rompues et des fragments de murs éventrés, là où des engagements désespérés avaient eu lieu. Pendant bien longtemps aucune fille de village ne mit sur son sein ou dans ses cheveux des fleurs venant de ce champ de mort. Et, après de nombreuses

années, on s'imaginait encore que les mûres cueillies dans ce champ laissaient sur la main des taches trop vives.

Cependant les saisons, tout en passant avec la légèreté des nuages d'été, finirent par détruire ces restes mêmes du combat ; et le temps fit si bien, que les souvenirs d'autrefois se changèrent en légendes et en contes de vieilles femmes, pour remplir les veillées du coin du feu. Dans les lieux où les fleurs sauvages et les mûres étaient restées si longtemps intactes sur leurs tiges, des jardins furent tracés ; des maisons s'élevèrent et des enfants jouèrent à la bataille sur les gazons verts. Depuis longtemps, les arbres blessés avaient été convertis en bûches de Noël et s'étaient consumés en pétillant. On ne se souvenait pas plus des vertes touffes de blé si remarquées autrefois que des combattants dont la poussière était mêlée au sol. De temps à autre, le soc de la charrue déterrait encore quelques fragments de métal rouillé ; mais on avait peine à deviner l'usage auquel ils avaient autrefois servi, et ceux qui les trouvaient se livraient à de savantes discussions. Une vieille cuirasse bosselée et un casque étaient depuis si longtemps suspendus dans l'église, que les vieillards dont les yeux affaiblis avaient peine à les apercevoir se souvenaient de les avoir contemplés avec étonnement aux jours de leur enfance. Si les combattants tués sur ce champ de bataille eussent pu revivre un seul instant avec les formes qu'ils possédaient à l'heure de la mort, chacun à l'endroit qui lui servait de tombe, des milliers de soldats mutilés et pâles auraient surgi, les uns près des foyers paisibles, les autres dans les jardins, dans les prairies et dans le ruisseau qui fait tourner le moulin, tant était changé ce champ de bataille sur lequel tous les hommes avaient été tués durant le grand combat !

Nulle part, peut-être, ces changements n'étaient plus remarquables, il y a de cela cent ans environ, que dans un petit verger dépendant d'une vieille maison en pierre, avec un portique

tapissé de chèvrefeuille.

Par une belle matinée d'automne, des bruits de musique et des rires retentissaient dans ce verger, et deux jeunes filles dansaient joyeusement sur l'herbe, tandis que des paysannes, perchées sur des échelles pour cueillir des pommes, oubliaient leur occupation pour regarder danser les jeunes filles et prendre part à leur joie. C'était une scène aimable, animée, naturelle ; le temps était superbe, le lieu retiré, et les deux jeunes filles, insoucieuses et naïves, dansaient dans la franche et joyeuse liberté de leur cœur.

Si la contrainte et la raideur disparaissaient du monde, je crois, et vous croyez avec moi, j'espère, que nous nous en trouverions beaucoup mieux et que la société y gagnerait infiniment. C'était charmant de voir comme ces deux jeunes filles dansaient, sans autres témoins que les femmes qui cueillaient des pommes. Les danseuses étaient fort aises de plaire aux paysannes, mais elles dansaient pour se faire plaisir à elles-mêmes, ou du moins vous l'auriez supposé ; aussi ne pouvait-on s'empêcher de les admirer, pas plus que les jeunes filles ne pouvaient s'empêcher de danser. Comme elles dansaient !

Non pas comme des danseuses d'opéra. Pas du tout. Non pas comme les premiers élèves de Mme *Qui que ce soit*. Pas le moins du monde. Ce n'était ni la danse du quadrille, ni la danse du menuet, ni même la danse de la campagne. Ce n'était ni dans le vieux style, ni dans le style nouveau, ni dans le style français, ni dans le style anglais ; mais peut-être était-ce quelque peu dans le style espagnol, lequel, m'a-t-on dit, est libre, gai, et relevé d'une façon délicieuse par l'inspiration due au cliquetis des castagnettes.